



DO YOU REMEM- BER NO I DON'T

MISE EN SCÈNE FRANÇOIS VERRET
DANSE, THÉÂTRE / FRANCE

PRÉSENTÉ PAR LE MAILLON ET PÔLE SUD

MAR 8 + MER 9 20H30
MARS 2011

CE SPECTACLE FAIT PARTIE DU PARCOURS
DANSE

STRASBOURG
pole sud
SCÈNE CONVENTIONNÉE POUR LA DANSE ET LA MUSIQUE

Contacts Relations avec le Public

melanie.baure@le-maillon.com / 03 88 27 61 85
irene.cogny@le-maillon.com / 03 88 27 61 80

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **DISTRIBUTION**

Avec

Jean-Baptiste André
Séverine Chavrier
Angela Laurier
Sean Patrick Mombruno
Dorothee Munyaneza
François Verret

Collaboration à la mise en scène Sylvie Blum

Partition et dramaturgie sonore Alain Mahé et Géraldine Foucault

Avec la collaboration exceptionnelle de Graham F. Valentine

Régie son Géraldine Foucault

Lumière Christophe Olivier Régie Robin Decaux

Scénographie et construction Vincent Gadras

Avec la collaboration de Karl Emmanuel Le Bras

Vidéo Manuel Padelou

Costumes Eve Le Trévedic

Régie générale Karl Emmanuel Le Bras

Régie plateau Karl Emmanuel Le Bras et Manuel Padelou

Administration Christophe Piederrière

Diffusion Frédérique Payn

Production déléguée

Théâtre National de Bretagne, Rennes

Coproduction

Théâtre de la Ville, Paris

Montpellier Danse, Montpellier

La Brèche - Centre des Arts du Cirque
de Basse-Normandie, Cherbourg

La Compagnie FV, Paris

La compagnie FV est subventionnée par la DRAC Île-de-France
et la Région Île-de-France

François Verret est artiste associé au Théâtre National de Bretagne à Rennes.

Durée : 60 min

www.miguelgutierrez.org

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **NOTE D'INTENTION**

À partir de la lecture de Paysage avec Argonautes de Heiner Müller et de Hiroshima est partout de Günther Anders.

Une étoile éteinte... des survivants... une équipe de secours... la découverte d'un mort. On entend une voix, puis plusieurs qui dessinent un paysage de plaisirs et de ruines. Entre remémoration et amnésie, les acteurs-danseurs font resurgir le monde d'avant, avec ses figures troubles, ses excès et ses folies. François Verret est chorégraphe, mais son langage au plateau est autant celui des corps que celui du texte, de la musique, du son, de la voix, des machines et de la lumière. Le corps en l'occurrence peut être celui d'un acrobate comme celui d'une chanteuse, d'une contorsionniste comme d'une pianiste, d'un performeur ou d'un comédien. « On crie, hoquette, chante d'une voix éraillée, on se prend les pieds dans le tapis, on feint de s'éclater en boîte de nuit pour finir en fauteuil roulant. Ainsi va la vie. Composé d'éclats fulgurants, d'images rapides et insolites, ce spectacle pour six interprètes hors pair fait cohabiter la musique classique et les comptines enfantines, la caresse et le coup de poing, la douceur extrême et la violence la plus aiguë. Et ça surgit parfois dans le même mouvement aveugle, la même impulsion sauvage. Do You Remember No I Don't possède une qualité assez rare : il ne dure que cinquante minutes et ne tire jamais à la ligne. Certaines scènes auraient même pu s'installer plus longtemps. François Verret les coupe net. Plutôt s'autodétruire que ramollir. Un plan d'action qui vaut toutes les stratégies contre l'oubli ».

Le Monde

DO YOU REMEMBER NO I DON'T **À PROPOS DU SPECTACLE**

L'unique chose qu'une œuvre d'art puisse accomplir c'est d'éveiller la nostalgie d'un autre état du monde. Et cette nostalgie est révolutionnaire.

Heiner Müller

Le paysage pourrait être une étoile éteinte sur laquelle une équipe de secours d'un autre temps ou d'un autre espace entendrait une voix et découvrirait un mort.

Comme dans tout paysage, le « je », dans cette partie du texte est collectif.

Didascalie de Heiner Müller

Par quel mystère la simple vision d'un piano poussé à bout de bras sur un plateau à demi-recouvert d'épais gravats de charbon noir suffit-elle à évoquer Heiner Müller, poète des combustions de l'Histoire ? Cette image, qui ouvre Do You Remember No I Don't, création de François Verret, répond en puissance à l'œuvre du plus intense des dramaturges allemands. Celui qui écrivait, en visionnaire noir, dans Paysage avec Argonautes : « Des silhouettes dans les décombres / Indigènes du béton Parade / Des zombies hachés de spots publicitaires / Dans les uniformes de la mode d'hier matin / La jeunesse d'aujourd'hui Spectres / Des morts de la guerre qui aura lieu demain ». François Verret ne met pas en scène, au sens littéral, Heiner Müller. Souvent la danse efface les traces dont elle s'est nourrie. Elle est en fait, au-delà du texte, la sève d'un chant de corps et de visions qui compose un sens en écho. Do You Remember No I Don't dit cette faculté d'oubli qui est, peut-être, le lot de toute poésie véritable ; un oubli qui n'est en rien synonyme d'une perte de mémoire sur laquelle toute une « industrie de l'existence » fonde son essor destructeur. François Verret fait encore résonner, à l'intersection de Heiner Müller, « l'aveuglement face à l'apocalypse » que diagnostique le philosophe allemand Günther Anders, pour qui la conjonction d'Auschwitz et de Hiroshima marque l'entrée dans le domaine du possible de la destruction technique et industrielle de l'humanité par elle-même. Soixante-dix ans plus tard, nous n'en sommes pas vraiment sortis, même si les menaces présentes se nomment réchauffement climatique, épuisement des ressources

fossiles, crise de l'énergie, course folle aux technologies de pointe, terrorisme international, etc. Tout cela forme l'interlignage du poème chorégraphique qu'offre François Verret, en artiste d'une communauté négative, forcément réfractaire. Entre réminiscence et pressentiment, Do You Remember No I Don't, met à nouveau à jour (même si c'est une dimension nocturne qui semble ici dominer) une ligne de faille qui précipite l'être humain dans la confusion de ses sens. Volonté d'en découdre, quand bien même le combat se sait perdu d'avance, avec « les fictions qui nous entourent, nous cernent, nous empêchent de démêler le vrai du faux, le réel du virtuel » ; autant qu'avec « les fictions, catastrophes ou divertissements qui nous bercent, nous assoupissent, nous sidèrent, nous font complice ». Au charbon, donc, d'une lutte épouvantable, les protagonistes de cette pièce orangeuse – chacun pour soi, ou au diapason d'une fête destroy – tentent de se maintenir debout, faisant front à une adversité d'autant plus insaisissable qu'elle est diffuse.

Do You Remember No I Don't est gorgé (jusqu'à saturation, parfois) de voix déformées, fantomatiques, revenantes (« Bonjour ma mort »), de bribes d'un rire caverneux, qui en font une sorte d'oratorio de la catastrophe, soutenu par les notes furieuses arrachées au piano par Séverine Chavier. De temps à autre émerge tout de même la grâce d'un corps-meneur de revue (Sean Patrick Mombruno) ou encore la douceur d'un chœur ou d'une mélodie (Dorothee Munyaneza), brefs apaisements dans le déchainement des temps. Et la chorégraphie ? Elle est fragmentée en blocs d'intensités, qui se font écho dans la trame d'un espace clos sur lui-même mais où parois coulissantes, jeux d'ombres et projections filmées font exister un dehors déstructuré, que seul équilibre un balancier métallique, dont joue Jean-Baptiste André. L'oratorio, alors, est aussi cinétique d'un éternel recommencement du temps, dans la vitesse qui sature aujourd'hui les espaces de relation.

Ne nous restera-t-il bientôt que la nostalgie douce-amère d'une rengaine légèrement désabusée (Do You Remember No I Don't) comme seul viatique pour survivre dans

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **À PROPOS DU SPECTACLE**

un monde où le commerce des émotions relatuées et la mièvrerie humaniste de discours politiques (Ahmed Meguini et Angela Laurier) pour sunlights médiatiques auront escamoté à jamais tout combustible d'humanité ? Catastrophe à venir, dont François Verret se fait ici sismographe, autant que chorégraphe.

Jean-Marc Adolphe

«Les enfants ont grandi dans des champs de ruines. Comme si les champs de ruines étaient le paysage le plus naturel qui soit. Les paysages ont commencé à se remplir, et ce avec une rapidité à couper le souffle, de sorte que d'un jour à l'autre les déserts sont devenus méconnaissables. Donc les enfants ont oublié. Et ils n'ont pas seulement oublié les paysages désertiques d'hier. Mais aussi l'époque désertique d'avant-hier, dans laquelle les paysages désertiques étaient nés... Et ceux qui avaient été enterrés sous les décombres furent oubliés ; et ceux à qui nous devons la dévastation d'hier également.

Les traces de l'anéantissement sont effacées ; par conséquent le souvenir des anéantis est anéanti aussi(...). Le temps de l'anéantissement est effacé, donc le souvenir des anéantisateurs aussi (...) donc aussi la résistance aux anéantisateurs de demain. Donc les survivants sont à nouveau prêts (...) à participer aux nouvelles extinctions, ou du moins à laisser faire.»

Hiroshima est partout, Günther Anders

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **BIOGRAPHIES**

FRANÇOIS VERRET / MISE EN SCÈNE

François Verret est chorégraphe depuis 1980. Tous ses spectacles ont été créés en étroite collaboration avec d'autres artistes, acteurs (Daniel Emilfork, Daniel Kenigsberg, Frédéric Leidgens, Alain Rigout, Graham F. Valentine...) danseurs (Anne Koren, Bernardo Montet, Mathilde Monnier, Jean-Christophe Pare, Marta Izquierdo, Mitia Fédotenko...), circassiens (Mathurin Bolze, Dimitri Jourde, Angela Laurier...) musiciens - compositeurs (Ghédalia Tazartes, Yumi Nara, Fred Frith, Jean-Pierre Drouet, Alain Mahé, Dorothee Munyaneza, Martin Schültz...) plasticiens-scénographes (Goury, Claudine Brahem, Vincent Gavras...) et éclairagistes (Rémi Nicolas, Christian Dubet...).

De 1993 à 2000, il fonde et dirige les Laboratoires d'Aubervilliers.

Depuis 2002, il est artiste associé au Théâtre National de Bretagne.

Créations

1980 Tabula Rasa – Association 1 B
1981 Les Portes d'Italie – Association 1 B
In Illo Tempore – Groupe de Recherche Chorégraphique de l'Opéra de Paris
1982 Fin de Parcours – Association 1 B
1983 La Latérale de Charlie – Centre National de Danse Contemporaine d'Angers
1983 Une Éclipse totale de soleil – Association 1 B
1984 sans titre – Association 1 B
1985 Illusions comiques – Association 1 B
1986 Là – Groupe de Recherche Chorégraphique de l'Opéra de Paris
La Chute de la Maison Carton – Association 1 B
1987 Det Kommer, Det Kommer – Ballets Kulberg

Quel est le Secret ? – Association 1 B
1988 L'Horloge en Folie – Association 1 B
L. et eux, la Nuit – Association 1 B
1990 Faustus – Association 1 B
1991 Le Vent de sa Course – Association 1 B
1992 Où commencer ? – Association 1 B
1994 Nous sommes des vaincus – Association 1 B
1996 Rapport pour une Académie – Les Laboratoires d'Aubervilliers
Sur l'air de Malbrough – Centre National des Arts du Cirque
1997 Memento – Les Laboratoires d'Aubervilliers
Qui voyez-vous ? – Les Laboratoires d'Aubervilliers
1998 Kaspar' Konzert – création à Rennes – TNB / Compagnie FV
1999 Fin et Début – Compagnie FV
2000 Bartleby – Compagnie FV
2001 L'Acoustique du vide – création à Rennes – TNB / Compagnie FV
2002 Chantier Musil – création à Rennes – TNB / Compagnie FV
2003 Tokyo Musil, Impromptu – Compagnie FV
2004 Contrecoup – création à Rennes – TNB / Compagnie FV
2005 In the Back of my Mind – Compagnie FV
2006 Sans Retour – création à Rennes – TNB / Compagnie FV
2008 ICE – création à Rennes – TNB
2009 Cabaret – Compagnie FV

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **BIOGRAPHIES**

JEAN-BAPTISTE ANDRÉ / JEU

Issu du Centre National des Arts du Cirque de Châlons-en-Champagne, Jean-Baptiste André se spécialise dans les équilibres sur les mains et le travail du clown. Il développe un répertoire de petites formes, entre performance et art plastique.

En 2004, il présente son premier projet de création, Intérieur nuit, puis Hidden faces / Faces cachées / Kakusareat men (octobre 2005) en collaboration étroite avec Aoki Takamasa (musicien) et Noriko Matsumoto (vidéaste) et Comme en plein jour en 2006. Il s'investit en parallèle dans des projets de collaboration : Michel Diamant (illustrateur), Renaud Herbin (marionnettiste), Arno Calleja (écrivain), Gilles Defacques (metteur en scène, clown). Il a travaillé comme interprète avec les chorégraphes Philippe Découflé, Gilles Baron, Christian Rizzo, Herman Diephuis. Il collabore régulièrement avec l'artiste plasticien-performer Robin Rhode pour des films ou des performances. Il a récemment travaillé avec le musicien Nosfell pour un concert à la Cité de la Musique à Paris. Jean-Baptiste André est artiste en résidence au Manège de Reims Scène Nationale depuis 2005.

SÉVERINE CHAVRIER / JEU

Philosophe et pianiste de formation, Séverine Chavrier se forme en théâtre auprès de Joseph Nadj, Rodrigo Garcia, Jean-Michel Rabeux, Felix Prader, Robert Cantarella, Christophe Rauck et Darek Blinsk. Elle est l'élève de Michel Fau au cours Florent.

En 2005, elle est choisie par Rodolphe Burger pour travailler à l'adaptation musicale du spectacle Schweyk de Jean-Louis Martinelli et participer à l'enregistrement du dernier album de Françoise Hardy. Elle prolonge sa collaboration avec Jean-Louis Martinelli sur les spectacles Kliniken et Les Fiancés de Loches en tant que pianiste, comédienne, responsable de l'écriture musicale et répétitrice.

Avec sa compagnie La Sérénade interrompues, elle a mis en scène Chat en poche de Feydeau et Avec Mozart le mal de gorge était moins grave. Elle présente en avril 2010 Epousailles et repréailles sur des textes de Hanokh Levin au Théâtre de Nanterre-Amandiers. Séverine Chavrier est en compagnonnage avec la Compagnie FV depuis 2008 et joue également dans le spectacle Cabaret.

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **BIOGRAPHIES**

ANGELA LAURIER / JEU

Angela Laurier reçoit une formation en acrobatie, contorsion, main à main, voltige et corde aérienne avec les entraîneurs André Sigmard et Sigmund Biegag. Elle joue dans les cirques du Trottoir, du Soleil, du Tonnerre et Gosh. Elle interprète Puck du Songe d'une nuit d'été sous la direction de Robert Lepage dans la langue de Shakespeare au National Theatre de Londres et au Québec dans une nouvelle mise en scène en français.

En 1999, elle écrit et interprète Mon grand frère mis en scène par Michel Dallaire puis commence une collaboration avec David Noir pour L' Art est nié, file ! et L' Ange est là, l'or y est. Entre-temps, elle participe à Samaruck suck suck opéra cirque de Carles Santos.

Depuis quatre ans, elle travaille en résidence avec François Verret et danse dans ses spectacles Contrecoup, Sans retour puis Cabaret en janvier 2009. Son spectacle Dé-verseoir tiré de son histoire familiale est créé aux Subsistances à Lyon en janvier 2008. Elle est actuellement en création de son prochain spectacle J'aimerais pouvoir rire !, présenté à Chaillot en février 2010.

AHMED MEGUINI / JEU

Après un service dans l'infanterie de marine au sein du Régiment d'Infanterie Chars de Marine (RICM). Ahmed Meguini devient engagé volontaire de l'Armée de Terre et part sous mandat de l'OTAN en 1996 rejoindre le bataillon d'infanterie n°4 situé à Rajlovack en banlieue de Sarajevo.

Plus tard, il s'inscrit au Cours Florent, qu'il quitte le 21 avril 2002 lorsque Jean-Marie Le Pen est présent au second tour des élections présidentielles. Il se mobilise et devient le co-fondateur du « Mouvement Spontané du Peuple » impliqué dans le mouvement Stopub, les mouvements sociaux et les mobilisations étudiantes.

Régulièrement interrogé par la presse, il devient lui-même journaliste et travaille comme chroniqueur sur Paris Première, I-Télé et Canal+ pour Le grand Journal. Il collabore au magazine TOC.

Il retrouve sa vocation de comédien en juillet 2008, quand il commence à travailler avec François Verret.

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **BIOGRAPHIES**

SEAN PATRICK MOMBRUNO / JEU

Sean Patrick Mombruno fait ses débuts comme performeur dans les cabarets et les clubs privés parisiens.

Il décide de perfectionner sa technique en suivant une formation en danse classique et en danse contemporaine.

C'est le début d'une carrière qui explore de multiples disciplines : le cinéma, l'opéra, la performance...

Peter Goss encourage et nourrit son travail, ce qui lui permet dans le même élan d'intégrer la Compagnie des Migrateurs transatlantiques, celle de Philippe Decouflé et celle de François Verret.

DOROTHÉE MUNYANEZA / JEU

Originnaire du Rwanda et de nationalité britannique, Dorothee Munyaneza pratique le chant et s'intéresse à l'intégration sociale à travers la musique. Elle fait des études universitaires en musique et sciences sociales.

Elle commence à travailler le chant avec Zara Ballara en 1997 à la Swiss Music School à Londres (rebaptisée depuis The Jonas Foundation) et participe à de nombreuses tournées organisées par l'école comme chanteuse, comédienne et percussionniste. En 2004, elle compose et interprète la musique du film Hôtel Rwanda de Terry George, et rejoint le groupe Afro Celt Sound System en 2005 sur l'album Anatomic. Elle enregistre un album solo avec le producteur de Afro Celt Sound System, Martin Russell, et collabore au projet Earth Songs du compositeur anglais James Brett. Elle

rencontre François Verret en 2006 à l'occasion du spectacle Sans Retour, et poursuit sa collaboration avec lui sur Ice et Cabaret. En 2008, elle est chanteuse dans le spectacle de Kaori Ito Noctiluques.

DO YOU REMEMBER NO I DON'T **PRESSE**

Publié le 09/11/2009
Les éditions du mouvement
Eric Demey

LA MORT ENCHANTÉE

Avec Do You Remember, No I Don't, François Verret réveille les blessures de l'Histoire, sources de douleur et d'incompréhension.

Do You Remember, No I Don't conjugue le « pessimisme historique » de Heiner Müller avec le constat d'« obsolescence de l'homme » établi par Günther Anders. D'un spectacle inspiré d'artistes-penseurs issus de l'Est et du siècle dernier, on aurait pu attendre une morsure froide, noire, glacée par les horreurs de l'Histoire. Mais comme l'époque est plus ouatée, la plainte parvient étouffée et indolente. Comme si en ce nouveau millénaire, l'humain secrétait à la fois la morphine et les ingrédients de sa mort lente.

Dans ce cas, pourquoi en irait-il autrement de François Verret ? À lui aussi, on pourrait reprocher de distiller le poison plutôt que l'antidote. Son spectacle, sombre, en effet ne frappe pas. Il coupe court à l'expression de la douleur, tour à tour la sublime, la poétique et la tourne en dérision.

Au début, les tableaux se mêlent en un glissement doux et régulier. Tels les flots d'images et de mots qui construisent chaque jour une nouvelle réalité que rien ne permet d'arrêter - que rien ne permet de saisir - les scènes imaginées par François Verret et magnifiquement exécutées par ses six interprètes (acteurs, circassiens, danseurs, musicienne, chanteuse) se succèdent sans véritablement s'installer. Réussite esthétique incontestable qui fait qu'on s'y perd, qu'on s'y plaît, que le spectacle progresse agréablement suivant le rythme d'une fugue qui n'esquisse un sens qu'à force d'échos successifs.

Car derrière ce désordre en apparence inconséquent se trame un drame : l'incompréhensible succession des jours et des événements de l'Histoire. Et en filigrane la trajectoire d'un être humain qui ne parvient plus à savoir qui il est. Do You Remember, No I Don't : le souvenir s'efface quand

s'avance la modernité. Et ce n'est plus que par les failles que nous parvient encore le chant des origines. A travers celui de la Rwandaise Dorothee Munyaneza où se glisse une évocation des tragédies des marais. À travers les dents serrées et le grognement hilarant de Séverine Chavrier, qui retranchée derrière son piano laisse filtrer une revendication de dignité : « la vie d'un homme ! ». Dans Do You Remember, No I Don't l'humain fuit et revient via de surprenantes trouées, remonte jusqu'à nous sous la forme d'une plainte sourde, serrée, surgissant de l'ailleurs et du passé.

Sous la surface lisse des choses et du quotidien, il y aurait donc une souffrance universelle, un murmure souterrain, une plainte tenue, inconsciente et informulée. Mais dans ce monde apocalyptique qui court d'une catastrophe à l'autre, à chaque fois, « les survivants sont à nouveau prêts ». Et l'incapacité à se constituer une identité, à se penser, à penser le monde et à se penser « dans un monde du toujours, du encore et à nouveau » empêche la constitution de toute mémoire, individuelle ou collective. Face aux « nègres », deux flics genre GIGN cagoulés. À un homme sur son fauteuil roulant, un « no parking » intime de ne pas se ranger. Les scènes renvoient l'image d'une humanité solitaire et divisée, et des évocations subliminales de nos imaginaires et de l'actualité. Au mitan du spectacle, soudain, un balancier, immense, au rythme duquel Jean-Baptiste André tente de s'accorder, porte en son sommet une rampe de projecteurs qui balaye le ciel. Dernier temps de suspension, dernier temps d'attente avant que de ne plus espérer : suivant le mouvement du balancier, la lumière repousse le futur et chasse le passé, n'éclaire plus seulement que le temps présent d'un homme flottant, en suspens au-dessus de sa vacuité.

Avec la technique – les médias – « nous sommes incapables de nous représenter, d'imaginer, de concevoir les effets de nos fabrications ». Le propos n'est pas neuf

DO YOU REMEMBER NO I'DON'T **PRESSE**

mais il visait les horreurs nazies et la bombe atomique, et prévenait dans la foulée que la télévision serait le nouveau danger. C'était Anders avant Debord, Anders après Heidegger . A la fin de sa vie, il écrivait encore : « Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ? ». A la fin du spectacle, la pelle qui sert à recouvrir les charniers, qui sert aux africains de nos chantiers, rythme un refrain: « Do You Remember, No I Don't , I Don't, I Don't, I Don't ... ». À la question du penseur, Verret fait écho par le cri d'une humanité qui se retire en chantant.